

Rivesaltes, un village de ma lignée maternelle, un lieu synonyme d'enfermement aussi. Derrière les moustiquaires sombres des ruelles, on chuchote. C'est dans ce labyrinthe familial que je retourne, remontant l'esplanade pour demander la direction du camp. Pas le camp militaire comme l'on dit ici, mais le camp d'internement des Républicains espagnols, des Juifs, des Tziganes, des Harkis. Nous sommes encore à des années de la création d'un Musée Mémorial. Après plusieurs allers-retours, je découvre le lieu, excentré, et ses vestiges de baraquements bordés d'éoliennes-miradors inquiétantes.

J'arpente ce vaste terrain à l'abandon, j'aborde la zone dangereuse, la zone verrouillée de la double contrainte familiale, celle de l'interdit de savoir et de l'interdit d'oublier. Je recontacte la zone toxique et délaissée, le no man's land de la mémoire. Et dans cette effraction du réel, j'envisage l'effroyable, je me confronte à l'inimaginable pour tenter d'assimiler le vide du non-sens. Je photographie la mémoire des murs, les inscriptions qui s'effacent, les traces qui racontent une histoire oubliée et vivace. Les images d'autres lieux d'enfermement affluent, les connexions se font, le lieu réanime quelque chose d'une souffrance occultée. Ce retour sur des lieux mortifères m'engage à réinterroger une appartenance et une mémoire collective. En photographiant, je reconfigure des contours, je donne une forme à ce qui a disparu. Je tente de donner un espace à l'absence, un lieu psychique et visuel de représentation.

La mémoire de l'enfermement agit telle une rivière souterraine, menaçante et diffuse, enclavée et active, assignée à un lieu que l'on ne pourrait pas vraiment nommer. Certains lieux sont passés sous silence parce que porteurs de souvenirs traumatiques. Ces lieux-là sont encryptés, leurs noms même réveilleraient la cohorte d'images enfouies s'ils étaient prononcés. Leurs fantômes, à la fois lourds et impalpables, circulent dans toutes les ramifications de l'arbre familial. Parcourir ces lieux, c'est se reconnecter à des espaces clivés, figés en l'état depuis longtemps. C'est rassembler les fragments visuels nécessaires pour recontacter une globalité. Comme l'on reprendrait contact avec des ancêtres, on peut donc reprendre contact avec des lieux, par une mise en chemin et une reconnaissance de ce qui y a été vécu. Revenir sur ces lieux du passé permet ainsi d'appréhender un événement que l'on ne peut questionner frontalement et de visualiser l'enfermement, l'anéantissement, afin de se séparer du vide qui s'inscrit en creux dans la transmission et que l'on continue à porter en soi. Arpenter, nommer, pour ne plus achopper sur l'indicible.

J'entre dans un bâtiment au toit manquant, l'ancien foyer dont l'inscription se détache sur le ciel bleu. Un foyer éventré qui pose les bases d'un rassemblement, d'une commune origine. Je repasse entre les deux cyprès qui se tiennent à l'entrée du camp, tels les gardiens du lieu qui rappelleraient les morts d'ici et de là-bas, le chemin douloureux de l'exil et de la déportation. Je photographie les alignements de baraquements derrière les barbelés, le sens interdit sur la route, autant d'images interdites d'accès et qu'il a fallu longtemps contourner avant de les envisager. Ces images, je les insérerai dans le livre sur les lieux que je suis en train d'écrire, et plus tard encore dans celui sur les photos. Elles m'accompagneront et, à la fois, seront visibles par d'autres, dans d'autres lieux, comme témoins d'une inscription dans la mémoire collective. En octobre, le Musée mémorial ouvrira ses portes là où les portes restaient closes. Cette mémoire sera officiellement reconnue. On ne traversera plus Rivesaltes à l'aveugle. Je retournerai sur les lieux de l'enfermement. Je parcourrai le Musée-reconnaissance dans lequel l'histoire de femmes, d'hommes et d'enfants sera nommée, montrée. Mais je retournerai aussi sur les friches du camp qui, comme tout espace à l'abandon, offrent un espace pour la mémoire et la transformation, un espace de déambulation à travers les souvenirs, un espace-temps entre passé et présent.

Christine Ulivucci, septembre 2015

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com